

Les
GRANDS POINTS
des
petits prophètes

Regard sur les pages «propres» de votre bible

John Blanchard



EUROPRESSE

Osée

«Dieu me demande d'épouser une prostituée !»

Il est difficile d'imaginer une phrase plus frappante de la plume d'un auteur qui cherche à captiver l'attention de ses lecteurs ! Dieu est d'une sainteté et d'une pureté infinies. Il «ne peut pas regarder l'iniquité» (*Habakuk 1:13*). Il ordonne de s'éloigner de l'immoralité sexuelle et de toute impureté (*Éphésiens 5:3*). Il menace de juger «les débauchés et les adultères» (*Hébreux 13:4*). Le voilà pourtant qui demande à un de ses prophètes d'épouser une femme plongée dans la culture permissive de son époque, au mépris des normes divines en matière de moralité sexuelle.

Les premiers mots d’Osée sont si choquants que beaucoup de gens refusent de considérer son livre comme un récit historique. Ils le prennent plutôt comme une allégorie, une vision ou une parabole. Nous examinerons cette question plus loin. Pour l’instant, explorons quelques éléments à propos d’Osée et de sa prophétie.

Le survivant

Certains prophètes font leur apparition pendant un temps très court. Par exemple, toute la prophétie d’Aggée ne couvre que quelques mois seulement. En revanche, Osée exerce un très long ministère : «La parole de l’Éternel... adressée à Osée, fils de Beéri, au temps d’Ozias, de Jotham, d’Achaz, d’Ézéchias, rois de Juda, et au temps de Jéroboam, fils de Joas, roi d’Israël» (1:1). Les quatre rois de Juda régnèrent de 790 à 686, et le «Jéroboam» mentionné ici (Jéroboam II), quatorzième roi d’Israël, régna de 793 à 753. Les cinq règnes couvrent donc une centaine d’années environ. Le ministère d’Osée s’étend probablement sur au moins la moitié de cette période et continue bien après la mort de Jéroboam. Ceci permet de situer sa prophétie vers le milieu du huitième siècle av. J.-C. et fait de lui un des plus anciens prophètes. Osée est contemporain d’Ésaïe qui prophétise lui aussi «au temps d’Ozias, de Jotham, d’Achaz, d’Ézéchias, rois de Juda» (1:1). Le message d’Ésaïe vise le royaume de Juda, au sud, alors qu’Osée prophétise presque exclusivement sur le royaume d’Israël, au nord.

Nous connaissons très peu sur les origines d’Osée, sauf qu’il est le «fils de Beéri» (1:1). Dans un sens pourtant, nous le connaissons à un niveau plus profond que tous les autres petits prophètes. On l’a appelé «le prophète au cœur brisé», et ce surnom lui correspond bien. Deux éléments se combinent pour produire la tristesse qui déchire son cœur : un drame national et une tragédie personnelle. Notre «*GRAND*

POINT» se situe dans le contexte de cette tragédie. Commençons par développer la situation dans le pays.

Un drame national

Le prédécesseur de Jéroboam, Joas, entreprit des conquêtes militaires et, à sa mort, Jéroboam tira parti de ses succès. Il «rétablit les limites d'Israël depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer de la plaine, selon la parole que l'Éternel, le Dieu d'Israël, avait prononcée par son serviteur Jonas» (2 Rois 14:25). Israël occupe alors pratiquement tout le territoire promis par Dieu à ses ancêtres.

Jusqu'ici tout va bien. Mais les signes extérieurs de paix, de pouvoir et de prospérité ne reflètent pas toute l'histoire. Jéroboam II «fit ce qui est mal aux yeux de l'Éternel ; il ne se détourna d'aucun des péchés de Jéroboam, fils de Nebath», le premier roi du nord (2 Rois 14:24). Par conséquent, le climat moral et spirituel de la nation commence à se désintégrer et, peu après sa mort, le déclin continue de s'accroître.

Selon un proverbe ancien, «le poisson pourrit en commençant par la tête.» C'est le cas pour Israël, chez qui le déclin moral et spirituel commence par le roi. Bien qu'elle ait débuté avant le décès de Jéroboam, la dégradation s'accroît par la suite. Son fils et successeur, Zacharie, est assassiné moins de six mois après son accession au trône, remplacé par Schallum, qui ne règne qu'un mois avant d'être supprimé par Menahem. Cet homme violent s'accroche au pouvoir pendant une décennie avant d'être lui-même tué et remplacé par Pekachia. Deux ans plus tard, le chef des armées, Pékach, élimine le roi et se saisit du trône par un coup militaire. Deux ans après, il est assassiné par Osée (pas notre prophète !) dont la conduite impie entraîne la nation sur le reste de la pente glissante qui mène à sa déportation en captivité par les Assyriens en l'an 722. À partir de là, le royaume d'Israël cesse d'exister.

Le prophète Osée mentionne seulement Jéroboam comme roi d'Israël, sans faire la moindre allusion aux six autres souverains dont les règnes durent à peine une vingtaine d'années de son vivant. La raison en est probablement qu'aucun d'entre eux ne change vraiment le cours des événements.

En tout cas, la corruption parmi les dirigeants coïncide avec une détérioration spirituelle et morale dans l'ensemble du pays. L'injustice, la corruption, l'immoralité et l'idolâtrie souillent la société, comme l'indique le message d'Osée à la nation :

«Il n'y a point de vérité, point de miséricorde, point de connaissance de Dieu dans le pays. Il n'y a que parjures et mensonges, assassinations, vols et adultères ; on use de violence, on commet meurtre sur meurtre» (4:1,2).

«Ils ont abandonné l'Éternel et ses commandements. La prostitution, le vin et le moût, font perdre le sens... Mon peuple consulte son bois, et c'est son bâton qui lui parle» (4:10-12).

«Ils prononcent des paroles vaines, des serments faux, lorsqu'ils concluent une alliance : aussi le châtiment germera, comme une plante vénéneuse dans les sillons des champs» (10:4).

Beaucoup d'autres déclarations montrent qu'Israël est engagé dans une dégringolade qui conduit le royaume vers sa disparition de la scène de l'Histoire.

Mais la cause première est qu'«Israël a oublié celui qui l'a fait» (8:14). Le fait qu'au cours des quarante ans d'errance dans le désert en direction de la terre promise, Dieu a maintes fois averti la nation du danger de se détourner de lui, ajoute à la tragédie :

«L'Éternel, ton Dieu, te fera entrer dans le pays qu'il a juré à tes pères, à Abraham, à Isaac et à Jacob, de te donner. Tu posséderas de grandes et bonnes villes que tu n'as point bâties, des maisons qui sont pleines de toutes sortes de biens et que tu n'as point remplies, des citernes creusées que tu n'as point creusées, des vignes et des oliviers que tu n'as point plantés. Lorsque tu mangeras et te rassasieras, *garde-toi d'oublier l'Éternel, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude*» (Deutéronome 6:10-12)

«*Garde-toi d'oublier l'Éternel, ton Dieu, au point de ne pas observer ses commandements, ses ordonnances et ses lois, que je te prescris aujourd'hui... prends garde que ton cœur ne s'enfle, et que tu n'oublies l'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude*» (Deutéronome 8:11,12,14).

«*Si tu oublies l'Éternel, ton Dieu, et que tu ailles après d'autres dieux, si tu les sers et te prosternes devant eux, je vous déclare formellement aujourd'hui que vous périrez*» (Deutéronome 8:19).

Dieu n'aurait pas pu être plus explicite. Il les délivra d'un esclavage long de plusieurs siècles et établit avec eux une alliance. Il les guida et les protégea pendant quatre décennies dans le désert. Il subvint à tous leurs besoins, leur donna la victoire sur leurs ennemis, les conduisit sans encombre en Canaan. Il les constitua en nation et les installa dans un territoire fertile, un pays «où coulent le lait et le miel» (Exode 3:17). Malgré tout, *ils l'oublièrent* !

Ils étaient si absorbés par leur prospérité et leur progrès qu'ils agirent souvent comme si Dieu n'existait pas. Leur richesse matérielle engendra une pauvreté spirituelle, et Osée le démontre parfaitement quand il cite les paroles de Dieu : «Ils se sont rassasiés dans leurs

pâturages ; ils se sont rassasiés, et leur cœur s'est enflé ; *c'est pourquoi ils m'ont oublié*» (13:6).

En 1863, au milieu de la Guerre de Sécession, une déclaration du président Abraham Lincoln reflète le même enchaînement – prospérité, orgueil, conflits internes, fourberie du cœur humain et déclin moral :

«C'est le devoir des nations, et celui des hommes, de reconnaître leur dépendance du pouvoir suprême de Dieu, de confesser leurs péchés et transgressions avec humilité et tristesse, tout en ayant l'assurance qu'un repentir sincère mène à la compassion et au pardon. Il leur faut aussi reconnaître la vérité sublime présentée dans les Saintes Écritures, et prouvée par l'Histoire, selon laquelle les nations bénies sont celles dont l'Éternel est le Dieu. Nous savons que par sa loi divine, nations et individus font l'objet de punitions et de châtiements en ce monde. Ne devons-nous pas craindre à juste titre que cette horrible calamité de la guerre civile qui ravage notre pays soit une punition infligée à cause de notre présomption coupable dans le but nécessaire d'une réforme nationale de notre peuple dans son ensemble ? Nous avons reçu les meilleurs bienfaits du ciel. Pendant toutes ces années, nous avons connu la paix et la prospérité. Nous avons grandi en nombre, en richesse et en pouvoir comme aucune autre nation ne l'a jamais fait, *mais nous avons oublié Dieu*. Nous avons oublié la main bienveillante qui nous a préservés dans la paix et nous a multipliés, enrichis et renforcés. Dans la vanité de nos cœurs fourbes, nous avons imaginé que ces bénédictions provenaient de quelque sagesse et vertu supérieures venant de nous-mêmes. Intoxiqués par notre succès ininterrompu, nous sommes devenus trop autonomes pour éprouver le besoin de la grâce rédemptrice et protectrice, trop orgueilleux pour adresser des prières au Dieu qui nous a créés.»

À l'exception de la référence à la Guerre de Sécession, chaque mot de la lamentation de Lincoln pourrait s'appliquer à beaucoup de nations aujourd'hui. Nous n'entendons presque jamais la vérité biblique déclarée avec conviction et autorité dans les couloirs du pouvoir. Même parmi les dirigeants d'église, beaucoup parlent et agissent comme s'il était plus important d'être politiquement correct que bibliquement véridique. Une déclaration de foi qui demeure à la périphérie de notre vie reste sans valeur si celle-ci n'est pas transformée par l'Esprit de Dieu.

George Santayana, auteur américain d'origine hispanique mort en 1952, fit ce commentaire célèbre : «Ceux qui oublient leur passé sont condamnés à le revivre.» Nous avons besoin d'apprendre, de réapprendre et de ne jamais cesser d'apprendre les leçons des agissements de Dieu envers son peuple tels que la Bible les rapporte. L'apôtre Paul dit aux chrétiens du Nouveau Testament : «Tout ce qui a été écrit d'avance l'a été pour notre instruction, afin que, par la patience, et par la consolation que donnent les Écritures, nous possédions l'espérance» (*Romains 15:4*). Nous écartons cette ressource puissante et vitale à nos risques et périls. Tout problème national, social, moral, ecclésial et personnel devrait être examiné et évalué à la lumière des Écritures si nous voulons en voir la réalité.

Osée vit à une époque où prospérité matérielle va de pair avec pauvreté spirituelle. Ce danger existe toujours. Je pense à un ami de longue date dont le dévouement et l'engagement débordants au service de Dieu remettaient en question mes efforts moins vigoureux et réprimandaient mon esprit. Ses talents remarquables lui permirent aussi de faire des progrès rapides dans son métier, un succès professionnel qui étouffa son implication dans le service chrétien. Il se retira graduellement de ses postes de responsabilité, puis des programmes d'évangélisation, avant de décider qu'un culte le dimanche lui suffisait

et de finir par ne plus venir à l'église. J'ai appris récemment que ni lui, ni sa femme ne manifestent le moindre signe de vie spirituelle. Ami lecteur, soyez sur vos gardes ! Le recul ne débute jamais par une explosion spectaculaire, mais il s'infiltré silencieusement, lentement, subtilement. Donald Barnhouse déclare : «Le dépérissement est un processus lent, à peine perceptible au départ par la personne concernée ou par ceux qui l'observent.»

Tout cela correspond à la prophétie d'Osée, qui observe avec une tristesse croissante la prospérité de la nation ronger son intégrité morale et spirituelle. La leçon est d'une clarté cristalline. Le succès extérieur comporte toujours le risque d'un échec intérieur, et l'abondance matérielle peut masquer une misère spirituelle. Loin d'être forcément beau, ce qui est grand peut s'avérer fatal, comme dans le cas d'Israël. La nation bien-aimée d'Osée a écarté Dieu tout en prétendant le servir, et cette réalité terrible brise le cœur du prophète.

Une tragédie personnelle

La seconde tragédie qui frappe Osée n'est pas d'ordre national mais intensément personnel. Le tout début de son livre lie les deux drames : «La première fois que l'Éternel adressa la parole à Osée, l'Éternel dit à Osée : Va, prends une femme prostituée et des enfants de prostitution ; car le pays se prostitue, il abandonne l'Éternel !» (1:2)

Cette injonction suscite à la fois étonnement et objections dans l'esprit de certains lecteurs. Dieu peut-il vraiment exiger une chose pareille ? Des règles strictes s'appliquaient au choix d'une femme pour un sacrificateur et ces mêmes critères élevés devaient aussi se rapporter à la femme potentielle d'un prophète. De plus, en épousant une femme dissolue, Osée violait un principe biblique bien connu, établi dans la loi de Moïse et cristallisé des siècles plus tard dans une question pour

la forme : «Quel rapport y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? Ou qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ?» (1 Corinthiens 6:14)

Ces deux objections conduisent certains commentateurs hautement respectés à affirmer qu'Osée ne retrace pas ici un élément historique mais qu'il donne une allégorie. Cela ne résout rien car même si cette interprétation était exacte, les deux objections demeurent. En tout cas, Dieu est souverain. Il agit envers ses créatures comme bon lui semble, même si notre réaction immédiate est de contester sa sagesse, voire son intégrité.

Bien qu'il ne puisse pas mentir, pécher ou se renier, Dieu ne connaît aucune «zone de non-droit». Il peut mener ses meilleurs serviteurs dans les situations les plus troublantes ou traumatisantes pour sa gloire et ses fins éternelles. Reconnaître cela libère d'une idée superficielle et fallacieuse selon laquelle notre condition et nos circonstances seront exemptes de tensions et de traumatismes, et les épreuves ou les perplexités que connaissent les autres nous seront épargnées aussi longtemps que nous sommes engagés, fidèles et obéissants. Rien n'est plus faux. Job «était intègre et droit ; il craignait Dieu et se détournait du mal» (1:1). Pourtant, Dieu l'appelle à traverser une série presque inimaginable de traumatismes matériels, corporels et spirituels. Même la douleur de cette expérience pâlit à côté de celle du Seigneur Jésus-Christ. Absolument parfait, il fut «méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance» (Ésaïe 53:3).

Tout chrétien qui mesure sa spiritualité en termes de son confort ou de son succès extérieurs commet une erreur grave, tout comme celui pour qui les moments difficiles sont des indices infaillibles du déplaisir de Dieu. Cela ressort clairement du témoignage de l'apôtre Paul :

«Nous sommes pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais non dans le désespoir ; persécutés, mais

non abandonnés ; abattus, mais non perdus ; c'est pourquoi nous ne perdons pas courage. Et même si notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire, parce que nous regardons, non point aux choses visibles, mais à celles qui sont invisibles ; car les choses visibles sont passagères, et les invisibles sont éternelles» (2 Corinthiens 4:8,9,16-18).

Gomer entre en scène

Le lien entre le drame national et la tragédie personnelle qui déchirèrent le cœur d'Osée se manifeste dans l'instruction que Dieu donne à son prophète d'épouser «une femme prostituée». La femme concernée s'appelle Gomer. Nous ne savons rien de sa famille, sinon qu'elle est la «fille de Diblaïm» (1:3). Mais le fait d'être qualifiée de «femme prostituée» la désigne comme une femme de son temps, plongée dans la corruption et l'immoralité. C'est une époque semblable aux années soixante dans le monde occidental, où une réaction puissante déferla contre le conservatisme moral qui maintenait la société. Une permissivité sexuelle marqua cette décennie en se désignant comme une «nouvelle moralité», un nom étrange dont s'affublaient des pratiques qui n'avaient rien de nouveau ni de moral. C'était un peu comme une marque de céréales de l'époque nommée *Raisins aux noix*, mais qui ne contenait ni raisins ni noix. L'expression «nouvelle moralité» banalise la vérité car elle ne fait rien de mieux que de donner à l'ancienne immoralité un nom socialement plus acceptable.

Les spécialistes de la Bible divergent sur la question de savoir si Gomer vit dans l'immoralité quand Osée la rencontre. Pour sa part, Jean Calvin en est certain. Il affirme qu'elle est «une prostituée classi-

que... [elle] ne se prostituait pas de temps en temps ou avec quelques hommes, mais sans cesse et avec tous.» Ce problème dut tourmenter Osée, mais il importe de noter son obéissance sans réserve : «Il alla, et il prit Gomer» (1:3). L'histoire avance rapidement dès lors : «Elle conçut, et lui enfanta un fils» (1:3). Je me souviens des longues discussions entre ma femme et moi pour choisir les noms de nos cinq fils à leur naissance. Osée et Gomer n'eurent pas ce problème, car Dieu dit au prophète : «Appelle-le du nom de Jizreel» (1:4). Une seule autre personne dans la Bible porte ce nom (cf. 1 *Chroniques* 4:3), un nom qui apparaît aussi une quarantaine de fois comme l'appellation de deux villes et de la vallée la plus grande et riche en Israël.

C'est ici que des nuages sombres commencent à s'amonceler. En effet, en expliquant les raisons pour le nom de Jizreel, Dieu annonce la première partie d'un message dévastateur qu'il adresse à la nation d'Israël : «Appelle-le du nom de Jizreel ; car encore un peu de temps, et je châtierai la maison de Jéhu pour le sang versé à Jizreel, je mettrai fin au royaume de la maison d'Israël. En ce jour-là, je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jizreel» (1:4,5).

La clé pour comprendre la prophétie d'Osée repose dans le nom de son fils et ceux des autres enfants qui vont naître. Des années plus tôt, Dieu avait utilisé un chef militaire nommé Jéhu pour remporter une grande victoire dans la vallée de Jizreel. Mais Jéhu dépassa de loin son mandat et, par une série d'actes impitoyables, il massacra d'innombrables personnes, y compris Jézabel et Achazia, le roi de Juda. Une ambition débridée motivait ses excès meurtriers. Il s'empara du trône de la nation mais «ne prit point garde à marcher de tout son cœur dans la loi de l'Éternel, le Dieu d'Israël» (2 *Rois* 10:31). En réponse à la brutalité de Jéhu et au péché qui sévissait en Israël, Dieu fit serment d'exercer des châtiments quatre générations plus tard. Ce laps de temps est maintenant écoulé, et Dieu informe Osée que le nom de son premier

fil est un avertissement. Le jugement va fondre sur Israël en «un peu de temps». La tristesse chronique d'Osée face à l'impiété d'Israël se décuple sûrement quand il comprend que le désastre national est imminent. Peu après, une bataille acharnée se déroule dans la vallée de Jizreel et marque l'effondrement de la nation qui finit par être emmenée en captivité par les Assyriens en l'an 722.

La leçon symbolique de l'histoire du prophète se précise dans la suite de la narration. Gomer «conçut de nouveau, et enfanta une fille» (1:6). Dans le cas du premier-né, le texte dit que Gomer «lui enfanta un fils [à Osée]». Pour cette seconde naissance, Osée n'est pas mentionné, une omission importante qui semble suggérer que Gomer a repris ses anciennes habitudes d'infidélité. Avec une retenue remarquable, le prophète décide de ne pas exercer son droit de divorcer. Dieu lui demande alors d'appeler la petite fille «Lo-Ruchama» (1:6). Ce nom signifie «pas de pitié», et Dieu explique son choix : «Car je n'aurai plus pitié de la maison d'Israël, je ne lui pardonnerai plus» (1:6). Là encore, Osée dut crouler sous cette nouvelle douleur. Pendant des siècles, la miséricorde, l'amour, la compassion et la patience avaient tempéré les rapports de Dieu avec Israël. Le couperet s'apprête maintenant à s'abattre.

Puis Dieu ajoute un avenant majeur à sa prophétie dévastatrice : «Mais j'aurai pitié de la maison de Juda ; je les sauverai par l'Éternel, leur Dieu, et je ne les sauverai ni par l'arc, ni par l'épée, ni par les combats, ni par les chevaux, ni par les cavaliers» (1:7). Cette promesse surprenante s'accomplit de deux façons. Quand les Assyriens en finirent avec Israël, ils tournèrent leur attention vers Juda, mais leurs plans échouèrent quand «l'Éternel envoya un ange, qui extermina dans le camp du roi d'Assyrie tous les vaillants hommes, les princes et les chefs» (2 *Chroniques* 32:21). Bien plus tard, après que Juda eut passé soixante-dix ans en captivité à Babylone, Dieu délivra le peuple. Là encore, il ne le fit pas par la puissance militaire mais par son influence sur le roi païen Cyrus

pour qu'il laisse les captifs revenir dans leur pays. Même un auteur de fiction aurait du mal à inventer une telle série d'événements, mais tout s'accomplit à la lettre, selon la promesse infaillible de Dieu.

L'histoire d'Osée se poursuit. Une fois de plus, Gomer conçoit et «enfanta un fils» (1:8). À nouveau, le père n'est pas mentionné et Dieu instruit Osée d'appeler le bébé «Lo-Ammi» (1:9), ce qui lui inflige un autre coup terrible. «Lo-Ammi» signifie «pas mon peuple» et transmet à Israël le message atterrant : «Vous n'êtes pas mon peuple, et je ne suis pas votre Dieu» (1:9).

Au fur et à mesure de la naissance des trois enfants, l'avertissement divin à Israël devient de plus en plus grave. Premièrement, «je vous disséminerai», puis : «Je n'aurai plus pitié de vous», et finalement : «Vous ne serez plus mon peuple.» Que Dieu retire sa protection est alarmant ; qu'il retire son pardon est encore pire ; mais qu'il retire sa présence surpasse tout en horreur. Toutefois, malgré le désastre imminent, le déroulement de l'Histoire montre combien Dieu est réticent à retirer quoi que ce soit à son peuple. On peut estimer qu'au moins un an s'écoule entre chaque naissance (peut-être beaucoup plus), donnant à Gomer le temps de changer de vie. Israël bénéficia aussi d'un délai pour se repentir de sa violence, de son immoralité, de son impiété, et pour revenir à Dieu, qui s'était révélé si «miséricordieux et compatissant... lent à la colère» (*Exode 34:6*). Mais la nation s'acharne dans sa propre voie. Le mariage d'Osée gît maintenant en ruines, la vie de Gomer aussi, ainsi que l'état moral et spirituel d'Israël. Peut-on s'étonner qu'on appelle Osée «le prophète au cœur brisé» ?

L'ordre «impossible»

La partie suivante de ce qui constitue la biographie d'Osée paraît au chapitre 3 de son livre. À l'exception du Psaume 117, c'est le plus petit

chapitre de l'Ancien Testament. Pourtant, son message est bouleversant. Osée n'est plus marié à Gomer. En tant que conjoint innocent, il a traversé l'agonie cuisante de voir son couple tomber en lambeaux. Une place est vide à la table maintenant, ainsi qu'une chaise dans la pièce et une place dans le lit. Quelque temps après, en plus d'offrir probablement son corps à tous ceux qui en veulent, Gomer devient également esclave. Disgraciée, démunie et délaissée, on ne peut plus rien lui trouver de bon. Qui sait avec combien d'hommes elle a couché ou dans quelle dégradation elle a sombré ? Puis vient notre «*GRAND POINT*», et il est absolument choquant :

«L'Éternel me dit : Va encore, et aime une femme aimée d'un amant, et adultère.» *(3:1)*

Pour beaucoup, cette requête aurait été la goutte de trop. Après l'infidélité récurrente de Gomer, ils auraient engagé une procédure de divorce, ravis de se débarrasser d'elle et déterminés à ne plus jamais lui accorder une pensée charitable. Au contraire, et en dépit des émotions conflictuelles qui durent lui tordre le cœur, Osée suit l'instruction divine et se fraie un chemin vers le marché aux esclaves. On dénudait ceux-ci pour les vendre, et on peut imaginer le prophète passant parmi eux, à la recherche de Gomer, à peine capable de reconnaître cette femme misérable, les yeux creux et le corps usé. Exode 21 fixe le prix d'un esclave à trente sicles d'argent, mais il semble que Gomer est en vente au rabais. Elle n'est pas seulement défraîchie et d'«occasion», mais elle est mise aussi au nombre des femmes dégoûtantes. Personne n'en veut plus à n'importe quel prix demandé. Osée l'achète pour «quinze sicles d'argent, et un homer [boisseau] et demi d'orge» (3:2).

Elle lui appartient désormais, et il peut faire d'elle ce qu'il veut, même la mettre à mort. Au lieu de cela, Osée lui dit : «Reste longtemps pour moi, ne te livre pas à la prostitution, ne sois à aucun homme, et je serai de même envers toi» (3:3). Le choix des mots ici est très important. «Reste *longtemps* avec moi» désigne la nécessité d'une période de «probation», donnant à Gomer la possibilité de montrer sa disposition à changer ses pratiques et à rester désormais fidèle à Osée. Il subviendra à ses besoins, la protégera, prendra soin d'elle et cherchera son bien. Toutefois, une certaine distance va demeurer entre eux pendant un certain temps. Ce n'est qu'après qu'elle ait démontré sa fidélité à Osée que le couple reprendra des relations conjugales habituelles.

Le message

L'histoire d'Osée est stupéfiante et unique dans les Écritures. Mais on n'en comprend toute la signification qu'en voyant la dimension du message de Dieu à la nation rétrograde. Le reste de la prophétie d'Osée présente ce message en détail. Dans un ouvrage excellent, Gareth Crossley suggère que le livre d'Osée «est avant tout destiné à ceux qui se relâchent spirituellement». ¹ Il n'y a aucun doute que le prophète écrit avec passion. John Bunyan déclare : «Je prêche ce que je ressens vraiment et vivement.» Osée lui ressemble. La bonne réaction à ce que le prophète éprouve «vivement» commence par prendre note avec soin de trois éléments de son histoire bouleversante.

1. La grande infidélité d'Israël, dont Gomer est l'image

D'entrée, Dieu dit à Osée qu'Israël «se prostitue, il abandonne l'Éternel !» (1:2) Par la suite, il déclare au peuple : «Tu t'es prostitué en abandonnant l'Éternel... tu as aimé un salaire impur dans toutes les aires à

blé !» (9:1) Une des plus belles images de la relation entre Dieu et son peuple est celle du mari et de sa femme : «Ton créateur est ton époux : l'Éternel des armées est son nom» (*Ésaïe 54:5*). Le Nouveau Testament dépeint le peuple de Dieu comme «une épouse qui s'est parée pour son époux» (*Apocalypse 21:2*). Avec la même métaphore à l'esprit, une des descriptions bibliques les plus perçantes du péché d'un croyant n'est autre que l'adultère : «Adultères que vous êtes ! Ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ?» (*Jacques 4:4*) L'amour du monde se manifeste par un mode de vie conforme à l'esprit et aux normes de l'époque. John Henry Jowett écrit : «La conformité au monde est un état d'esprit, un tempérament, une attitude de l'âme. C'est une vie dénuée de grandes vocations, d'idéaux élevés. C'est un regard horizontal, jamais vertical, toujours prêt à aller de l'avant plutôt que vers le haut.» Pour parler sans détour, la mondanité revient à briser un vœu solennel d'engagement à Christ pour flirter avec d'autres divinités.

S'adressant aux diplômés d'Harvard en 1978, le dissident russe Alexandre Soljenitsyne souligne le danger et le désastre d'agir ainsi : «L'être humain aspire à des choses plus élevées, plus chaleureuses et plus pures que celles offertes par les habitudes de la vie courante d'aujourd'hui, introduites par l'invasion révoltante de la publicité, de l'hébètement télévisuel et d'une musique intolérable. Avec un zèle excessif et injustifié, nous avons tourné le dos à l'Esprit pour adopter ce qui est matériel.»

Nous devons nous poser une question grave ici. Sommes-nous, d'une certaine manière ou dans une certaine mesure, coupables du même péché ? Thomas Guthrie, un pasteur écossais du 19^{ème} siècle, écrit des mots pénétrants : «Si on aime le moindre plaisir davantage que la prière, un livre plus que la Bible, une maison mieux que celle de Dieu, une table mieux que celle du Seigneur, une personne plus que Christ, et le moindre bienfait davantage que l'espérance du ciel, il est

temps de s'alarmer.» Aucun chrétien ne doit lire cette profonde remise en question sans s'examiner avec soin.

2. L'amour merveilleux de Dieu, dont l'amour d'Osée est l'image

Même l'amour étonnant du prophète pour Gomer n'est qu'une pâle représentation de celui de Dieu pour son peuple. Nous avons déjà souligné la réticence de Dieu à punir la nation et son vif désir de la bénir. Le message confié à Osée contient une autre indication dans ce sens. Dieu l'instruit d'aimer Gomer «comme l'Éternel aime les enfants d'Israël, qui se tournent vers d'autres dieux et qui aiment les gâteaux de raisins» (3:1). Ces gâteaux ne ressemblaient pas aux préparations modernes qu'on achète au supermarché et qu'on glisse dans le micro-ondes pour quelques secondes. Leur présentation en sacrifice aux faux dieux exigeait du temps. Il fallait réunir les ingrédients puis soigneusement les mélanger avant le début d'une lente cuisson. De la même manière, Israël ne s'était pas rué subitement dans le péché. Le peuple désobéissait aux ordres de Dieu depuis des années. Pourtant, le message divin résonne : «Je t'aime !» Même après qu'Israël brise systématiquement sa part de l'alliance divine, Dieu reste fidèle à la sienne, et son dévouement envers la nation demeure inchangé.

Osée continue d'aimer Gomer pendant et après sa déchéance morale répugnante. Toutefois, son amour a eu un commencement et il va se terminer un jour dans la mort. L'amour de Dieu pour son peuple ne connaît pas ces limites. Il lui dit : «Je t'aime d'un amour éternel» (*Jérémie 31:3*). Paul souligne cela avec force : «J'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur» (*Romains 8:38,39*).

De plus, l'amour incommensurable de Dieu pour son peuple transcende le temps car il l'a choisi en Christ «avant la fondation du monde» (*Éphésiens 1:4*). Cette grande vérité amena Charles Spurgeon à affirmer : «Je crois dans la doctrine de l'élection parce que je suis tout à fait certain que si Dieu ne m'avait pas choisi, je ne l'aurais jamais fait moi-même. Je suis sûr aussi qu'il m'a choisi avant ma naissance, sinon il ne m'aurait jamais choisi après. Il a dû me choisir pour des raisons que j'ignore, parce que je n'arrive pas à comprendre en moi-même pourquoi il a jeté son regard sur moi avec cet amour particulier.»

L'amour infini de Dieu pour son peuple s'enracine dans son caractère, une vérité magnifiquement exprimée dans ce cantique :

«Le Dieu que nous adorons est bienveillant,
Il est notre ami fidèle et constant !
Son amour et sa puissance sont très grands ;
Ils ne connaissent ni mesure ni relâchement !»

Vrai ou faux ?

3. L'appel de Dieu à une repentance sincère qu'illustre la nécessité pour Gomer de faire ses preuves

À l'approche de la fin de sa prophétie, Osée transmet l'appel divin à un changement radical : «Israël, reviens à l'Éternel, ton Dieu, car tu es tombé par ton iniquité. Apportez avec vous des paroles, et revenez à l'Éternel. Dites-lui : Pardonne toutes les iniquités, et reçois-nous favorablement ! Nous t'offrirons, au lieu de taureaux, l'hommage de nos lèvres» (14:1,2). Il n'y a rien de superficiel ici. Ils doivent commencer par reconnaître la réalité et la nature du péché. Avant cela, ils ont pris conscience d'être «déchirés» et «frappés» (voyant même la main de Dieu

en cela), mais ils n'ont pas évoqué leur culpabilité. Dieu leur demande maintenant de comprendre que la repentance va bien au-delà d'un s'apitoiement sur son sort. Ils doivent avouer que leurs péchés sont la cause de leur ruine. Puis il leur faut les nommer spécifiquement. Une de leurs plus grandes transgressions est l'idolâtrie. Ils se rendent coupables d'appeler «notre Dieu» les idoles qu'ils ont fabriquées (14:3). Mais il y a beaucoup d'autres péchés à nommer et à délaissier : «parjures et mensonges, assassinats, vols et adultères» (4:2), «méchanceté» (7:3), «les excès du vin» (7:5), «embûches» (7:6), assassinats, le refus d'invoquer Dieu (cf. 7:7), et même proférer des «paroles mensongères» contre lui (7:13).

La nation est embourbée dans le péché, mais le peuple semble croire que pratiquer des rituels religieux formels amènera Dieu à balayer leur péché sous le tapis et à déverser sa bénédiction sur eux. Une des plus précieuses promesses de la Parole de Dieu affirme : «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1:9). Le mot clé ici est «confessons», qui signifie littéralement «dire ensemble avec». La confession des péchés signifie accepter le verdict de Dieu et en reconnaître en détail la réalité devant lui. Le peuple doit «apporter des mots» à Dieu, et non de vagues concepts. Il lui faut désigner ses péchés par leur nom, et non les escamoter sous de belles phrases religieuses.

Leur réponse au message divin est très éloignée. Osée rapporte les paroles d'Israël et de Juda en ces termes : «Venez, retournons à l'Éternel ! Car il a déchiré, mais il nous guérira ; il a frappé, mais il bandera nos plaies. Il nous rendra la vie dans deux jours ; le troisième jour il nous relèvera, et nous vivrons devant lui. Connaissions, cherchons à connaître l'Éternel ; sa venue est aussi certaine que celle de l'aurore. Il viendra pour nous comme la pluie, comme la pluie du printemps qui arrose la terre» (6:3).

À première vue, ce retour à Dieu semble sincère et approprié. Mais des éléments vitaux manquent, comme un sentiment de culpabilité, une confession de péchés. Il n'apparaît qu'un simple aveu des dégâts et des douleurs causés par les transgressions. Pire encore, les gens s'imaginent que Dieu se hâtera en retour d'apporter une solution à tous leurs problèmes. Loin d'être littérales, les phrases «dans deux jours» et «le troisième jour» révèlent l'assurance du peuple qu'en exprimant tout simplement leurs louanges, Dieu se hâtera de répondre. Pour eux, le pardon divin est aussi certain que le lever du soleil et la venue des pluies du printemps.

La réaction de Dieu est loin de leurs attentes. Il commence par mettre au jour leur approche superficielle : «Que te ferai-je ?... Votre piété est comme la nuée du matin, comme la rosée qui bientôt se dissipe» (6:4). Bien qu'ils emploient des mots justes, Dieu voit leur manque de profondeur et l'absence des éléments d'une vraie contrition. James Montgomery Boice lance l'avertissement : «Notre plus grand danger est de supposer que Dieu pardonne toujours du moment qu'on pratique les formes extérieures de la repentance.»

Le danger est aussi grand sur le plan de l'Église qu'au niveau personnel. En travaillant sur la compilation d'un recueil de cantiques modernes, j'ai vérifié combien de ceux qui avaient été écrits au cours des vingt dernières années se référaient à la sainteté de Dieu, à son intolérance du péché et au besoin d'une repentance authentique. Le résultat était très maigre. Beaucoup d'églises ne le remarquent pas. Certains de ces chants invitent à chanter avec entrain et enthousiasme, encourageant parfois l'auditoire à suivre le rythme de la musique, à frapper des mains, à lever les bras ou à s'exprimer physiquement de quelque manière. Or, cette exubérance correspond-elle à un regret pour le péché, à la recherche du pardon et à implorer la compassion divine ? Dieu exige plus qu'une manifestation extérieure d'excitation.

Donal Barhouse peut sembler sévère quand il déclare : «Dieu déteste les alléluias moralisateurs plus que le blasphème impie», mais face à une adoration aussi superficielle qu'enthousiaste, Dieu dit : «Je hais, je méprise vos fêtes» (*Amos 5:21*). David, quant à lui, se réjouit de savoir que Dieu ne dédaigne «pas un cœur brisé et contrit» (*Psaume 51:17*).

Alors que je donnais une série de prédications dans une certaine église, le pasteur me demanda si j'avais des commentaires à faire sur les réunions. Quand je lui répondis que si on ne peut pas louer Dieu avec trop de dignité, on peut le louer trop longtemps, le pauvre homme s'étouffa presque avec son café ! Je lui expliquai que tout au long de la semaine, les choix de l'équipe en charge des louanges s'étaient limités à des chants modernes. Je poursuivis en précisant que, si des louanges ininterrompues conviennent aux anges qui n'ont jamais péché, nos chants à nous êtres humains devraient inclure la confession des péchés, un esprit de repentance, les supplications pour le pardon et le désir de bénéficier de la grâce divine tandis que nous aspirons à la sainteté. Cela n'était jamais venu à l'esprit de mon interlocuteur, ni mon observation suivante selon laquelle son assemblée était systématiquement privée des bénédictions contenues dans les anciens cantiques si riches en contenu.

Même les Psaumes (le recueil des cantiques de la Bible) ne contiennent pas seulement des louanges. Ils répercutent aussi des notes profondes de contrition, de confession et de repentance, ainsi que des aspirations à la sainteté et à la direction divine. Ceux qui ont pour responsabilité de planifier et de diriger les temps d'adoration de l'église doivent d'abord et en premier chercher à refléter ce que Dieu exige, plutôt que les préférences de l'auditoire. Il leur faut se poser des questions importantes en choisissant des cantiques et des chants, qu'ils aient été composés récemment ou dans le passé. Est-ce qu'ils magnifient le nom de Dieu et reflètent des aspects de son caractère ?

Communiquent-ils clairement des vérités bibliques ? Encouragent-ils une adoration qui reflète vraiment les vérités de la Bible ? Aident-ils les participants à exprimer du regret pour leurs péchés et à implorer la compassion, la grâce et le pardon de Dieu ? Verbalisent-ils une aspiration à la sainteté ? Il est tout aussi important, quand nous participons à la louange de l'assemblée, de nous demander si nous ouvrons sincèrement notre cœur en chantant et si nous cherchons vraiment à louer Dieu «en esprit et en vérité» (*Jean 4:24*).

Creusons un peu plus. Nos moments personnels et privés consacrés à la prière sont-ils vraiment sérieux et sincères ? Ou ressemblent-ils parfois au rituel mécanique des roues de prières tibétaines livrées au gré du vent et de l'eau sans engager les cœurs qui les ont placées là ? Si nos temps de prières se contentent d'être une répétition machinale d'une «liste de courses» centrée sur notre personne et nos besoins, il est très probable que nous ne faisons que nous parler à nous-mêmes. Thomas Brooks avertit : «Dieu n'entend que ce qui vient du cœur. Si ce dernier est muet, Dieu sera certainement sourd.»

«Le plus grand chapitre»

James Montgomery Boice désigne Osée 3 et l'histoire entre Osée et Gomer, «le plus grand chapitre de la Bible parce qu'il dépeint la plus grande histoire de la Bible – la mort du Seigneur Jésus-Christ pour son peuple – de la manière la plus concise et poignante de toutes.» Osée rapporte des événements historiques, mais ils forment aussi une sorte de reconstitution, une illustration dramatique d'événements encore plus grands qui se déroulèrent quand Jésus vint dans ce monde pour sauver les pécheurs.

En racontant cette histoire suprême, le Nouveau Testament utilise deux mots qui la relie incontestablement à Osée. Paul dit aux chré-

tiens : «Vous ne vous appartenez point à vous-mêmes, car vous avez été rachetés à un grand prix» (1 Corinthiens 6:19,20). Le mot «rachetés» traduit le terme grec *agorazo*, utilisé quand on achète quelque chose sur la place du marché. Nous lisons aussi : «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi» (Galates 3:13). Ici, le mot «rachetés» traduit le terme grec *exagorazo*, utilisé quand on achète quelque chose au marché pour le ramener chez soi. L'image est parfaite ! Osée sort de chez lui, se rend dans les bas-fonds sordides du marché, choisit Gomer en dépit de son péché répugnant et de ses conséquences. Il la secourt, lui pardonne, la ramène chez lui et pourvoit à tous ses besoins.

Avec une grâce et un amour infinis, le Fils bien-aimé de Dieu quitte les gloires du ciel, vient vivre au sein de la déchéance terrestre, nous choisit en dépit du fait que nous soyons plongés dans le péché. Il nous réclame, nous purifie et (allant plus loin qu'Osée) s'engage à ne jamais nous délaissier ou nous abandonner. Il ne fait rien de tout cela au prix de «choses périssables... de l'argent ou de l'or, mais par [son] sang précieux» (1 Pierre 1:18,19).

Lors d'un voyage en Israël, je quittai Jérusalem par la porte de Damas avant d'aller vers la gare routière. Alors que je cherchais mon bus, une petite colline derrière la gare attira mon regard. La face de la colline semble avoir été arrachée, pour ne laisser qu'une falaise abrupte avec deux cavités comme les orbites d'un crâne humain séparées par une protubérance semblable à l'os d'un nez. Depuis que, dans les années 1880, le général britannique Charles Gordon suggéra que c'est là que Jésus avait été crucifié, cette colline est connue comme le «calvaire de Gordon». Beaucoup considèrent l'église du Saint Sépulcre, à l'intérieur des murs de la ville actuelle, comme le lieu de la crucifixion, mais en ce moment-là, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que j'avais probablement devant moi le «lieu du crâne» (Matthieu 27:33), l'endroit précis où deux mille ans auparavant, le prince de gloire se livra aux mains

«des impies» et subit l'agonie de toute la pénalité de chaque péché qui allait souiller et meurtrir ma vie (*Actes 2:23*). Je n'ai pas honte d'avouer qu'alors que des centaines de gens se bousculaient autour des bus à cette heure de pointe, des larmes de reconnaissance me coulaient le long du visage.

Par la mort propitiatoire de Jésus, le péché du peuple de Dieu a été jugé et sa pénalité payée. Tout chrétien qui saisit cela ne peut que s'émerveiller devant la vérité renversante reflétée par les mots du cantique :

«Contemplez l'Homme sur la croix,
Sur ses épaules repose mon péché ;
Honteux, les moqueries de ma voix
Parmi les mécréants j'entends s'élever.
Il est retenu là par mon péché
Jusqu'à ce que ma dette soit payée.
Son dernier souffle me donne la vie ;
Je sais qu'en lui tout est accompli.»

Note :

1. Gareth Crossley, *Survol de l'Ancien Testament*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 2005, vol.3, p.143.

Joël

Très tôt le 26 décembre 2004, au large de la pointe nord-ouest de l'Indonésie, des plaques tectoniques profondément enfouies sous l'océan s'écartèrent soudainement l'une de l'autre avec la violence d'un millier de bombes nucléaires. Cela déclencha trente-six tremblements de terre, déplaça des milliards de tonnes d'eau et réaligna une section d'environ mille kilomètres de fonds marins dans l'Océan Indien. L'énorme bouleversement lança une série des vagues gigantesques à toute allure à la surface de l'océan qui ravagèrent le littoral de onze pays. Des villes et des îles entières disparurent complètement sous l'eau. Au Sri Lanka, à des milliers de kilomètres de l'épicentre du désastre, un train bondé fut projeté dans les arbres comme un vieux jouet superflu.

Un porte-parole pour les Nations Unies déclara qu'en termes de la superficie affectée, cette catastrophe naturelle était la plus grande de toute l'histoire du monde. «La vague qui ébranle le monde», comme l'écrivit un journal britannique, causa la mort de près de trois cent mille personnes selon les estimations. «C'est comme si quelqu'un avait retiré la bonde de l'océan et tout déversé sur la terre», déclara un survivant. Un article de journal affirme : «Notre cerveau n'est pas conçu pour appréhender la souffrance à une telle échelle... L'engloutissement de communautés entières est littéralement unimaginable.» Un lecteur s'interroge : «Devant l'abondance des témoignages à notre disposition, ne semble-t-il pas que, s'il y a ou avait un Dieu, il est devenu malveillant, fou, ou bien il est mort ?»

Environ deux millénaires et demi auparavant, le prophète Joël vivait dans un pays qu'une autre catastrophe terrifiante dévasta, et face à laquelle il réagit de manière très différente.

L'invasion meurtrière

Nous n'avons aucune information sur Joël, sinon qu'il est le «fils de Pethuel» (1:1), dont le nom n'apparaît nulle part ailleurs dans la Bible. L'Ancien Testament fait mention de douze autres hommes appelés Joël, et chacun d'eux occupe une position de premier plan dans la société. Comme ce nom signifie «l'Éternel est Dieu», il est possible que les parents du prophète l'aient choisi pour proclamer leur foi personnelle. Il s'est avéré impossible de dater sa prophétie. On suggère plusieurs périodes entre le neuvième et le quatrième siècle av. J.-C., un éventail de quelque 500 ans. Joël ne mentionne aucun roi, ni d'Israël ni de Juda (alors que cette mention chez d'autres petits prophètes permet de dater leurs prophéties). Il ne nomme pas non plus de sacrificateur, de prophète ou d'autre dirigeant dont l'époque aiderait à le situer.

Il est plausible de placer ses écrits durant les premières années de Joas, roi de Juda, qui régna de 835 à 796, car Joël se trouve toujours en second (tout de suite après Osée) parmi les petits prophètes dans les Écritures hébraïques les plus anciennes. D'autres indices existent : Joël ne fait aucune mention de l'Assyrie, de Babylone ou de la Perse, les grands ennemis d'Israël et de Juda au huitième siècle av. J.-C. En revanche, il parle de «Tyr et Sidon» (3:4) et de «l'Égypte... et Édom» (3:19), qui étaient les ennemis de Juda durant le règne du roi Joas. De plus, le prophète Amos semble citer Joël 3:16 (1:2). Or, nous savons qu'Amos prophétise au temps de Jéroboam II en Israël et d'Ozias (parfois appelé Azaria) en Juda, deux règnes qui couvrent la période de 793 à 753. Cela situerait Joël au huitième siècle av. J.-C., ou à une date proche.

Ceci dit, les preuves sont minces. Certains érudits pensent que c'est Joël qui cite Amos, et non l'inverse. Après plus de deux millénaires et demi, on délibère encore sur le sujet. Pour ce qui nous concerne, mieux vaut se baser sur le commentaire de Jean Calvin : «En l'absence de certitude, il est préférable de laisser dans le flou la date de ses prophéties. Comme nous le verrons, cela ne porte pas à conséquence.»

L'important pour la prophétie de Joël est qu'un fléau catastrophique (une invasion de sauterelles) la déclenche. On peut penser que les ravages causés par d'aussi petits insectes ne sauraient jamais se comparer à ceux provoqués par le tsunami de 2004, mais cela est faux. Depuis leur origine, les archives écrites témoignent d'invasions de criquets dévastant les cultures sur de vastes étendues. Fourmillant par milliards, ces insectes masquent le soleil, couvrent des distances de plusieurs centaines de kilomètres par jour et passent d'un continent à un autre. Rien ne peut arrêter un essaim de sauterelles quand il atteint plusieurs kilomètres de large, perturbe les transports terrestres et aériens, et dévore toutes les réserves de vivres d'un pays en quelques heures. Une invasion massive de sauterelles peut affecter vingt pour

cent de la surface de la Terre. Le département d'information des Nations Unies sur le criquet pèlerin rapporte que durant de telles invasions, ces insectes peuvent mettre en danger un dixième des habitants de la planète. Dans *La Cité de Dieu*, Augustin d'Hippone (354-430 apr. J.-C.) mentionne une invasion de sauterelles qui frappa l'Afrique du nord (alors une province romaine). Après avoir détruit d'innombrables kilomètres carrés de végétation, l'énorme essaim se noya dans la mer. Augustin relate que lorsque les vagues en ramenèrent les débris vers le rivage, «la putréfaction infecta l'air au point de causer une peste virulente, de telle ampleur qu'on rapporte la mort de plus de 800 000 personnes dans le seul royaume de Numidie.»

L'invasion mentionnée par Joël consiste en un essaim «puissant et innombrable» (1:6), si destructeur et unique dans l'histoire de la nation que le prophète demande à ses compatriotes : «Rien de pareil est-il arrivé de votre temps, ou du temps de vos pères ?» (1:2) Le pays est mis à nu, et Joël résume la destruction dans un des versets les plus crus de toute la Bible : «Ce qu'a laissé le gazam, la sauterelle l'a dévoré ; ce qu'a laissé la sauterelle, le jélek l'a dévoré ; ce qu'a laissé le jélek, le hasil l'a dévoré» (1:4). Les commentateurs s'en donnent à cœur joie pour débattre si ces sauterelles étaient réelles ou une métaphore expressive pour représenter une immense armée. Mieux vaut prendre ces paroles au pied de la lettre. Les quatre termes utilisés peuvent faire référence à différentes espèces de criquets ou à quatre stades de croissance d'une seule espèce. Le commentateur O. Palmer Robertson couvre toutes les hypothèses : «L'image est claire : des sauterelles, des sauterelles, et encore des sauterelles.»

Pour aggraver les choses, un terrible incendie a «dévoré les plaines du désert... brûlé tous les arbres des champs», et laissé «à sec» les précieux cours d'eau (1:19,20). Personne ne réchappe des conséquences de cette double tragédie, et le prophète identifie plusieurs groupes qui

en sont gravement affectés. Manifestement, «les laboureurs» et «les vigneron» sont durement touchés «parce que la moisson des champs est perdue» (1:11). Joël distingue aussi les sacrificateurs, au cœur de l'alliance de la nation avec Dieu, qui sont incapables de remplir leurs fonctions parce qu'«offrandes et libations disparaissent de la maison de l'Éternel» (1:9). Finalement, la population entière est touchée, et la vie quotidienne réduite à une simple survie : «La joie a cessé parmi les fils de l'homme !», dit Joël dans un langage poétique (1:12). Même les ivrognes souffrent de l'impact du désastre, car «le moût... est enlevé de la bouche» (1:5).

Le peuple n'a guère besoin que Joël souligne ces réalités, mais son message va bien au-delà du récit de l'état de fait. Il se résume en une phrase : «Car le jour de l'Éternel est proche : il vient comme un ravage du Tout-Puissant» (1:15). L'expression «le jour de l'Éternel» paraît de nombreuses fois dans l'Ancien Testament, toujours en référence avec des époques ou des événements remarquables. Parfois, ces circonstances sont imminentes, d'autres fois, elles se produisent des années plus tard, mais elles dirigent toujours l'attention vers l'ultime «jour de l'Éternel» à la fin des temps. Joël utilise cette expression ici pour expliquer l'origine et la signification du fléau de sauterelles. Il le fait en attirant l'attention du peuple de Juda sur deux vérités d'une importance capitale.

Dieu est Dieu

Dieu est souverain. Beaucoup de gens considéreraient l'invasion d'insectes comme un désastre naturel qui suscite des questions douloureuses. Comment Dieu permet-il qu'une telle chose arrive au peuple avec qui il a fait alliance ? Pourquoi les exposer à une horreur sur laquelle ils n'ont aucun contrôle ? De plus, la foi de certains dut être aussi dévastée

que le sol du pays, les conduisant à penser, comme le correspondant du journal lors du tsunami de 2004, que Dieu est «malveillant, fou, ou bien mort». Joël, lui, réagit au fléau mortel selon une perspective très différente.

Bien qu'on ne trouve le mot «souveraineté» écrit nulle part dans ses pages (comme le mot «trinité»), la Bible est saturée de ce concept, et cela dès le tout premier verset : «Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre» (*Genèse 1:1*). Les Hébreux n'avaient pas un mot unique pour décrire ce que nous appelons actuellement l'univers. L'expression «les cieux et la terre» signifie simplement tout ce qui existe en dehors de Dieu lui-même. Comme Douglas Kelly l'exprime, *Genèse 1:1* relate «la création de toutes choses à partir de rien». *Toutes choses*, depuis les anges jusqu'aux acides aminés, de la lumière à la vie, des galaxies aux gravitons, des étoiles aux cellules souches, du temps aux termites, de l'espace aux espèces, des éléphants aux électrons, des lézards aux lois de la physique : tout cela a été créé par Dieu. Il n'existe pas un seul atome, proton, neutron, photon, quasar ou quark qui ne lui doive son existence. Dans la révélation qu'il donne des choses à venir, l'apôtre Jean parle de créatures célestes qui adorent Dieu en proclamant : «Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance ; car tu as créé toutes choses, et c'est par ta volonté qu'elles existent et qu'elles ont été créées» (*Apocalypse 4:11*).

La souveraineté de Dieu va bien au-delà de la création. Elle englobe le fait qu'il garde sans cesse un contrôle actif sur tout ce qu'il a créé. Il dit à Ésaïe : «Mes arrêts subsisteront, et j'exécuterai toute ma volonté» (*46:10*). Un des psalmistes déclare : «Notre Dieu est au ciel, il fait tout ce qu'il veut» (*115:3*). Dieu n'est pas un maître absent, qui laisse l'univers se débrouiller seul après l'avoir créé. En fait, il en maîtrise chaque élément et tout ce qui y vit. Jean Calvin dit avec justesse : «En appelant Dieu tout-puissant, je n'entends pas qu'il ait la toute-puissance sans l'exercer,

mais je crois qu'*il tient tout dans sa main et sous sa domination*, qu'il conduit le monde par sa providence, fait arriver toutes choses conformément à sa volonté et gouverne toutes les créatures selon son bon plaisir.»¹

Le théologien R.C. Sproul affine le sujet : «S'il y avait dans l'univers un seul électron qui échappe à la sphère du contrôle, de l'autorité et de la puissance de Dieu, cela impliquerait que celui-ci n'est pas souverain. Si un seul élément de l'univers échappe à son autorité, alors il n'est plus Dieu sur toutes choses. *Ce que Dieu crée lui appartient, et il gouverne ce qui est sien.*» C'est exactement cela. S'il n'est pas souverain, il n'est pas Dieu. S'il n'est pas Dieu, il n'est pas souverain.

Le Seigneur des sauterelles

Allons un peu plus loin. Si Dieu opère «*toutes choses* d'après le conseil de sa volonté» (*Éphésiens 1:11*), cela veut dire qu'on ne doit pas avoir l'audace de «modifier» son autorité et de la limiter aux événements qui nous plaisent ou qui nous avantagent manifestement d'une façon ou d'une autre. «Toutes choses» doit inclure les situations qui nous laissent perplexes ou en souffrance. Dieu lui-même l'affirme : «Je forme la lumière, et je crée les ténèbres, je donne la prospérité, et je crée l'adversité» (*Ésaïe 45:7*). La Bible déclare ailleurs : «Tout ce que l'Éternel veut, il le fait, dans les cieux et sur la terre, dans les mers et dans tous les abîmes. Il fait monter les nuages des extrémités de la terre, il produit les éclairs et la pluie, il tire le vent de ses trésors» (*Psaume 135:6,7*). J. Alec Motyer, un commentateur irlandais, écrit : «Le Seigneur est le pouvoir exécutif responsable des aventures tellement diverses de la vie. Il décide également de l'ordre dans lequel ces choses arrivent et de leurs circonstances.»

Cela ressort puissamment dans le cas de Job, un homme «intègre et droit ; il craignait Dieu, et se détournait du mal» (*Job 1:1*). Pourtant, en

l'espace d'une seule journée, il apprend que tout son bétail a été volé ou détruit, et que ses dix enfants sont morts. Loin de croire que ce tsunami personnel échappe au contrôle de Dieu, il se jette à terre, adore Dieu et s'écrie : «L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni !» (1:21) Quand, en plus de ces terribles pertes, la santé de Job se détériore, son épouse exaspérée lui demande : «Tu demeures ferme dans ton intégrité ! Maudis Dieu, et meurs !» Mais Job rejette sa suggestion comme insensée et réplique : «Quoi ! Nous recevons de Dieu le bien, et nous ne recevons pas aussi le mal !» (2:9,10)

Dans la même veine, le prophète Jérémie pose une question de pure forme : «N'est-ce pas de la volonté du Très-Haut que viennent les maux et les biens ?» (*Lamentations* 3:38) Les pires calamités, les plus grandes souffrances et les épreuves les plus douloureuses qui touchent notre vie ont leur origine en Dieu, en rien ni personne d'autre. C.S. Lewis donne ce conseil : «Arrêtons si possible de considérer tout ce qui nous est désagréable comme autant de points de rupture dans notre vie (ou ce que nous croyons être la vie réelle). En vérité, ce que nous appelons points de rupture constitue la vraie vie : celle que Dieu nous présente jour après jour.»

Quand les choses vont mal, nous avons tendance à nous focaliser sur les causes secondaires plutôt que chercher plus loin et nous concentrer sur leur origine première. La Bible en fournit une preuve des plus claires en abordant le plus grand des péchés qui ait jamais été commis et qui causa la plus grande souffrance qu'aucun être humain ait jamais endurée : la crucifixion de Jésus. Lors de son arrestation dans le jardin de Gethsémané, quand un de ses disciples frappe le serviteur du souverain sacrificateur, Jésus lui dit : «Remets ton épée dans le fourreau. Ne boirai-je pas *la coupe que le Père m'a donnée à boire* ?» (*Jean* 18:11) Le jour de la Pentecôte, l'apôtre Pierre déclare à la foule assemblée que, même si Jésus a été «crucifié et... [tué] par la main

des impies», Dieu l'a «ressuscité, en le délivrant des liens de la mort... selon le dessein arrêté et selon la prescience de Dieu» (*Actes 2:23,24*). Des siècles auparavant, le prophète Ésaïe l'avait annoncé en décrivant un Messie «frappé de Dieu, et humilié» (53:4).

Il est évident (d'après ce qu'il dit ensuite) que la prophétie de Joël souligne la même vérité. Il voit la main de Dieu derrière l'invasion de sauterelles. Loin d'échapper à son contrôle, ces insectes sont pour Dieu «ma grande armée que j'avais envoyée contre vous» (2:25). Ils déferlent sur le pays par milliards, mais pas un seul ne remue une aile sans que Dieu l'ait décrété.

Le message

Dans son livre *Le problème de la souffrance*, C.S. Lewis écrit : «Dieu murmure à notre oreille dans nos plaisirs, il parle à notre conscience, mais il crie au travers de nos souffrances : c'est son mégaphone pour réveiller un monde sourd.»² Joël le précède de presque trois millénaires et transmet à ses contemporains une seconde vérité d'importance extrême. L'envoi de ce fléau est pour Dieu le moyen *de hurler un message* à son peuple. Samuel Rutherford déclare : «Je voudrais que chaque épreuve nous pousse à réfléchir sept fois, et que nous la relisions sans cesse. Elle est le messenger du Seigneur *qui nous parle*.»

Certains voyaient sûrement la venue des sauterelles comme un désastre naturel sans autre explication. Joël veut qu'ils voient et entendent que c'est le jugement divin sur leur péché. Des siècles auparavant, Dieu a prévenu le peuple que s'il se détourne de lui, «tu transporterai sur ton champ beaucoup de semence ; et tu feras une faible récolte, car les sauterelles la dévoreront» (*Deutéronome 28:38*). Il met maintenant sa promesse à exécution. Il ne vise pourtant pas à détruire le peuple mais à le restaurer. Après avoir exposé tous les effets dévastateurs du fléau,

Joël lance un appel à la repentance et il exhorte ses contemporains à examiner leurs voies et à revenir à Dieu.

Les chefs spirituels de la nation doivent montrer l'exemple : «Sacrificateurs, ceignez-vous et pleurez ! Lamentez-vous, serviteurs de l'autel ! Venez, passez la nuit revêtus de sacs, serviteurs de mon Dieu !» (1:13) Ce n'est pas un rituel religieux agréable. La toile de sac est rugueuse et grossière. La porter est très inconfortable. Elle sert à exprimer le chagrin, la douleur et la repentance. Dans l'Ancien Testament, les gens revêtaient le sac dans des temps de crise, de danger ou de détresse, que ce soit au niveau personnel ou national. Au temps de Jonas, le roi de Ninive «se couvrit d'un sac» et il ordonna que «les hommes et les bêtes» en soient aussi couverts (3:6,8).

Joël souligne l'importance de cet appel à la repentance en y ajoutant des instructions : «Publiez un jeûne, une convocation solennelle ! Assemblez les vieillards, tous les habitants du pays, dans la maison de l'Éternel, votre Dieu, et criez à l'Éternel !» (1:14) L'Ancien Testament mentionne souvent le jeûne, particulièrement en lien avec la confession des péchés et la recherche de la faveur de Dieu. À une époque où le désastre menaçait Israël, Samuel, le dernier des juges du pays et son premier prophète, rassembla le peuple à Mitspa «et ils jeûnèrent ce jour-là, en disant : Nous avons péché contre l'Éternel !... Samuel... cria à l'Éternel pour Israël» (1 Samuel 7:6,9).

Tous les «habitants du pays» doivent écouter les proclamations de Joël au sujet du fléau pour en comprendre la signification et s'adonner à une repentance authentique (1:2). Plus loin dans sa prophétie, Joël enfonce le clou en donnant un total de sept consignes pour s'assurer d'être obéi : «Sonnez de la trompette en Sion ! Publiez un jeûne, une convocation solennelle ! Assemblez le peuple, formez une sainte réunion ! Assemblez les vieillards, assemblez les enfants, même les nourrissons à la mamelle ! Que l'époux sorte de sa demeure, et l'épouse

de sa chambre» (2:15,16). Personne n'est épargné. Alléguer son grand âge ne change rien. Avoir la charge de bébés et d'enfants n'est pas une excuse. On attend même des jeunes mariés qu'ils interrompent leur lune de miel.

Pourquoi cet appel national à la repentance est-il si implacable et urgent ? Parce qu'en plus de faire de terribles ravages, l'invasion de sauterelles sert d'avertissement : si le peuple ne se repent pas, un fléau encore plus dévastateur suivra très vite. Joël en parle en 2:1-11, et il dit au peuple de trembler «car le jour de l'Éternel vient, car il est proche» (v.1). Peut-être s'agit-il de l'invasion d'une armée étrangère. Quoi qu'il en soit, cela viendra sous le contrôle immédiat et total de Dieu : «L'Éternel fait entendre *sa* voix devant *son* armée ; car *son* camp est immense, et l'exécuteur de *sa* parole est puissant» (v.11)

Avertissement et promesse

Joël ne prophétise pas directement la venue du Messie. Il ne l'identifie nulle part, mais il relie le jugement futur de la nation d'Israël à des événements qui auront lieu après la mort et la résurrection de Jésus. Il annonce que des bouleversements terribles se produiront à l'avenir. Il y aura «du sang, du feu, et des colonnes de fumée... Le soleil se changera en ténèbres, et la lune en sang» (2:30,31). Les commentaires sur la signification de ces phénomènes se multiplient - ce n'est pas le lieu pour en discuter. Il est clair, toutefois, qu'ils précéderont «l'arrivée du jour de l'Éternel, de ce jour grand et terrible» (2:31). Ils annonceront le jour du jugement dernier, quand «les cieux enflammés se dissoudront et les éléments embrasés se fondront» jusqu'à l'avènement «de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre, où la justice habitera» (2 Pierre 3:12,13).

Joël utilise tout le chapitre 3 de sa prophétie pour rendre compte de ce que Dieu dit sans détour sur le sujet : «Toutes les nations» seront

rassemblées «dans la vallée de Josaphat» (v.2). Ce lieu existait bel et bien, mais «Josaphat» signifie «l'Éternel a jugé», et la prophétie parle du «jour du jugement et de la ruine des hommes impies» (2 Pierre 3:7). «Tyr et Sidon, et vous tous, districts des Philistins» sont sélectionnés pour être punis à cause de la façon dont ils ont traité le peuple de Dieu : ils les ont capturés et les ont échangés ou vendus (3:4). «L'Égypte sera dévastée, Édom sera réduit en désert, à cause des violences contre les enfants de Juda» (v.19). Aucun de ses opposants n'évitera de se retrouver face à Dieu dans «la vallée du jugement» (v.14) ; quand «l'Éternel rugit, de Jérusalem il fait entendre sa voix ; les cieux et la terre sont ébranlés» (v.16).

Dans son message, Joël énumère un catalogue effrayant de catastrophes (passées, présentes et futures), mais sa prophétie contient une note d'espoir. Elle se fonde sur les promesses d'un Dieu souverain qui est «un refuge pour son peuple» (v.16). Ceci nous amène à notre «*GRAND POINT*», une promesse merveilleuse qui résonne dans toute la Bible, au niveau à la fois historique et prophétique :

«Alors quiconque invoquera le nom de l'Éternel sera sauvé» (2:32)

Remarquons d'abord que cette promesse est universelle. Dans ce que les théologiens appellent le *protoevangelium* (la première annonce de l'Évangile), Dieu dit au serpent dans le jardin d'Éden : «Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon» (*Genèse 3:15*). Écraser la tête du serpent est une image du coup fatal porté à Satan par la mort et la résurrection de Jésus-Christ. La déclaration de Genèse est la première

révélation du plan stupéfiant de Dieu pour le salut, par lequel il ouvre le royaume des cieux à tous les croyants.

Quand Dieu établit son alliance avec Abram, il le «conduit dehors... [et] dit : Regarde vers le ciel, et compte les étoiles, si tu peux les compter. Et il lui dit : Telle sera ta postérité. Abram eut confiance en l'Éternel, qui le lui imputa à justice» (*Genèse 15:5,6*). Puis, Dieu change le nom du patriarche en Abraham, et lui dit : «Tu deviendras père d'une multitude de nations» (*Genèse 17:4*). Des siècles plus tard, l'apôtre Paul précise que la postérité du patriarche ne se limite pas aux descendants physiques, mais qu'elle concerne tous ceux qui ont «la foi d'Abraham, notre père à tous» (*Romains 4:16*).

Juste avant son ascension au ciel, le Seigneur ressuscité souligne encore la portée universelle de l'Évangile à ses disciples quand il dit : «Vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre» (*Actes 1:8*). Dans la providence de Dieu, cette mission aux dimensions mondiales connaît un démarrage explosif, avant même leur départ de Jérusalem. Le jour de la Pentecôte, des gens d'environ quinze nations entendent l'Évangile, chacun dans sa langue, et «environ trois mille âmes» se convertissent (*Actes 2:41*).

Même si on se limite aux premiers chapitres des Actes, il est manifeste que l'Évangile traverse avec puissance toutes les barrières, qu'elles soient nationales, sociales, religieuses, culturelles ou physiques. Un homme «boiteux de naissance, qu'on portait et qu'on plaçait tous les jours à la porte du temple» vient à la foi (3:2). Un peu plus tard, l'église grandit si rapidement que «le nombre des hommes s'éleva à environ cinq mille» (4:4). Très vite, «le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes et femmes, augmentait de plus en plus» (5:14). Une conversion marquante fut celle d'un «Éthiopien... ministre de

Candace, reine d'Éthiopie» (8:27). La conversion de Saul de Tarse est encore plus mémorable. Il est amené à la foi alors qu'il a pour mission d'aller détruire l'église chrétienne, «respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur» (9:1).

Puis, un officier romain nommé Corneille «centenier dans la cohorte dite italienne» croit en Christ (10:1). Quand on prêche l'Évangile à Antioche, «un grand nombre de personnes crurent et se convertirent au Seigneur» (11:21), pendant qu'à Jérusalem «la parole de Dieu se répandait de plus en plus, et le nombre des disciples augmentait» (12:24).

Ces exemples bibliques, et beaucoup d'autres encore, verront leur consommation dans l'éternité. L'apôtre Jean donne un aperçu du ciel : «Après cela, je regardai, et voici, il y avait une grande foule, que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, et de toute langue. Ils se tenaient devant le trône et devant l'agneau, revêtus de robes blanches, et des palmes dans leurs mains. Et ils criaient d'une voix forte, en disant : Le salut est à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'agneau» (*Apocalypse 7:9,10*).

Cette vision montre que, même si la porte vers les lieux célestes est étroite, elle reste grande ouverte. *Tout système théologique qui restreint l'offre gratuite de l'Évangile n'a aucune base biblique.* Quelqu'un dit un jour au pasteur Rowland Hill que, puisqu'il croyait à l'élection, il ne devait prêcher qu'aux élus. Le serviteur de Dieu rétorqua qu'il serait heureux de le faire si son critique commençait par les marquer d'une croix ! Prêcher dans l'espoir que les pécheurs s'émeuvent et répondent d'eux-mêmes à l'appel, revient à demander l'impossible. Si l'élection n'existe pas, il ne sert à rien d'évangéliser. Nous pouvons prêcher l'Évangile sans contrainte, dans une pleine confiance que Dieu le fera germer dans les cœurs de tous ceux qu'il a choisis dans sa grâce, et qu'il les attirera à lui-même par la foi qui sauve.

La repentance : vraie et fausse

Le message de Joël s'adresse à différents niveaux de la société, mais il est le même pour tous : «Criez à l'Éternel» (1:14). Nous avons déjà vu que c'est «une convocation solennelle», pas seulement une cérémonie ou un rite religieux de pure forme. Joël renchérit : «Que tous les habitants du pays tremblent !» (2:1) C'est un appel d'origine divine à une repentance authentique : «Maintenant encore, dit l'Éternel, revenez à moi de tout votre cœur, avec des jeûnes, avec des pleurs et des lamentations ! Déchirez vos cœurs et non vos vêtements» (2:12,13).

À part la mention des ivrognes au chapitre 1, aucune référence à un péché précis n'est faite, mais l'exhortation passionnée de Joël et les ordres tranchants de Dieu indiquent clairement que les choses vont mal et que la situation est grave. L'appel à déchirer «vos cœurs et non vos vêtements» montre que Dieu ne désire pas un simple geste extérieur.

Aux temps bibliques, déchirer ses vêtements est souvent un signe d'affliction, de chagrin ou de détresse. Face à sa condamnation pour sa cruauté vicieuse, Achab, le roi idolâtre d'Israël, «déchira ses vêtements, il mit un sac sur son corps, et il jeûna ; il couchait avec ce sac, et il marchait lentement» (1 Rois 21:27). Mais en dépit de ces apparences, sa repentance n'était pas réelle. Peu après, il dit du prophète Michée : «Je le hais, car il ne me prophétise rien de bon, il ne prophétise que du mal» (1 Rois 22:8).

Quand les gens de Lystre se mirent à adorer Paul et son compagnon Barnabas, les deux hommes «déchirèrent leurs vêtements, et se précipitèrent au milieu de la foule» pour condamner ces actes idolâtres avec passion (Actes 14:14). Il n'y aurait rien eu de mal à ce que les auditeurs de Joël déchirèrent leurs vêtements en signe d'affliction, mais ce geste ne suffit pas à lui seul.

«L'homme regarde à ce qui frappe les yeux, mais l'Éternel regarde au cœur» (1 Samuel 16:7). Les signes extérieurs d'une repentance vide de sens ne font qu'ajouter aux péchés pour lesquels Dieu exige une repentance intérieure. Il ordonne : «Déchirez vos cœurs.» Cette expression n'est utilisée à aucun autre endroit de la Bible, mais sa signification est claire. Le cœur du problème des Israélites est l'état de leur propre cœur, qui est «tortueux par-dessus tout, et... méchant» (Jérémie 17:9). Voilà ce qui doit changer.

La vraie repentance ne se limite pas à demander pardon à Dieu. David, le roi d'Israël, coupable d'adultère, d'une mauvaise foi caractérisée ainsi que de complicité de meurtre, donne une illustration claire de la vraie repentance. Il explique pourquoi Dieu n'accepte rien de moins : «Tu veux que la vérité soit au fond du cœur... Ô Dieu ! Crée en moi un cœur pur, renouvelle en moi un esprit bien disposé... Les sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé : Ô Dieu ! Tu ne dédaignes pas un cœur brisé et contrit» (Psaume 51:8,12,19).

La vraie repentance implique un changement de mentalité. La personne qui se repent de façon authentique a vis-à-vis du péché une attitude radicalement différente de celle qu'elle avait auparavant. Un tel homme ne considère plus le péché comme banal, ni comme une affaire personnelle et privée. Il prend conscience que tout péché est en fait une offense contre Dieu. Jerry Bridges écrit : «Pour Dieu, le péché est une affaire grave. Il en est de même pour nous quand nous réfléchissons au fait que tout péché, aussi insignifiant qu'il puisse nous paraître, est une expression de mépris envers l'autorité souveraine de Dieu.»

La vraie repentance implique un changement de cœur. Le cœur est brisé quand il comprend que le péché est à la fois la cause de tout ce qui est

avilissant et honteux dans la vie des hommes, et ce qui a cloué Jésus sur la croix. Le péché est ce qui a mis fin à sa vie terrestre de manière si horrible. Au dix-neuvième siècle, Thomas Moore n'exagérerait pas quand il disait : «Toute repentance véritable s'enracine dans la vision de l'agonie du Sauveur, lui qui est mort pour nous.»

La vraie repentance implique un changement de vie. Dieu appelle à *se repentir* du péché, et à s'en *détacher*. Il ne s'est jamais engagé à pardonner le péché de celui qui n'est pas prêt à s'en séparer. La repentance implique un changement de cœur et de mentalité, ainsi qu'un changement visible de vie. Quand Jean-Baptiste baptisait ceux qui confessaient leurs péchés, des pharisiens et sadducéens hypocrites voulurent se mêler à eux. Mais Jean les renvoie en leur disant sans ménagement : «Produisez donc du fruit digne de la repentance» (*Matthieu 3:8*). Le baptême est un symbole. Il ne signifie rien s'il ne correspond pas à une vie transformée.

Un autre aspect est à souligner : Joël enjoint aux gens de se repentir «*maintenant encore*» (2:12). L'appel à la repentance est à la fois important et urgent parce qu'un autre désastre est imminent, bien pire que l'invasion de sauterelles. Quand Dieu appelle à se repentir (aujourd'hui comme autrefois), la chose est toujours urgente. Tarder à obéir revient à désobéir. Celui qui tarde à se repentir, même d'un jour, doit se repentir d'un jour supplémentaire, et il dispose d'un jour de moins pour le faire.

Beaucoup pensent qu'un appel à la repentance concerne les non croyants. Or, la plupart des appels contenus dans la Bible s'adressent à des gens qui appartiennent au peuple de Dieu, de nom du moins. Pour affiner ceci dans les termes du Nouveau Testament, s'affliger en raison du péché est une des marques du vrai chrétien. Jésus le dit clairement dans le Sermon sur la Montagne : «Heureux les affligés, car ils seront

consolés !» (*Matthieu 5:4*) Dans le texte original, le mot «affligés» est une forme de temps continu, signifiant en fait : «Heureux ceux qui ne cessent de s'affliger.» Cela ne veut pas dire que le croyant a une piètre image de soi, ou qu'il peint toujours le pire côté des choses. La bénédiction que Jésus promet est pour les croyants dont le Saint-Esprit a tellement sensibilisé le cœur qu'ils s'attristent dès qu'il les rend conscients d'un péché dans leur vie. Un des responsables éminents dans l'Armée du Salut à la fin du dix-neuvième siècle écrit : «Mon cœur s'est attaché au banc des pénitents pendant plus d'un demi-siècle, et si le moindre besoin s'en fait sentir, j'y retourne immédiatement. Jésus attend, aime, a compassion d'une âme en recherche. Il ne la repousse jamais.» Ces mots témoignent de la véracité de la promesse divine : «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité» (*1 Jean 1:9*).³

Invoyer le nom de Dieu

Notre «GRAND POINT» s'applique à tous ceux qui «invoquent le nom de l'Éternel». En quoi cela consiste-t-il ? Comme pour la repentance, la «clé» est de comprendre que *ceci implique la substance (la réalité) plutôt que la façade (le paraître)*. Invoyer le Seigneur n'est pas le simple fait de prononcer son nom quand on prie. Un des passages de la Bible qui donne le plus à réfléchir se trouve dans le Sermon sur la Montagne. C'est un avertissement de Jésus : «Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais seulement celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux» (*Matthieu 7:21*). Un peu plus tard, il identifie les pharisiens et les scribes aux hypocrites de la prophétie d'Ésaïe : «Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi» (*Matthieu 15:8*). L'adoration va bien au-delà des mots. Dans le cas de ces gens, leurs paroles masquaient des motiva-

tions égoïstes. Ils n'étaient croyants que «du bout des lèvres». Notre comportement en public n'empêche jamais Dieu de voir ce que nous sommes en privé, car il veut «que la vérité soit au fond du cœur» (*Psaume 51:6*). Jésus ajoute : «Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité» (*Jean 4:24*).

La vraie repentance devant Dieu est un cri sincère venant du cœur, et non une litanie superficielle de mots pieux. John Stott avertit d'un danger manifeste : «Certains tissent autour d'eux-mêmes un tel réseau de mensonges qu'ils sont incapables de distinguer entre réalité et imaginaire.» L'hypocrisie et la tiédeur disparaissent quand Dieu amène ceux qu'il a choisis à la vraie repentance, ceux «que l'Éternel appellera» (*Joël 2:32*). O. Palmer Robertson remarque : «La responsabilité de l'homme et la souveraineté de Dieu ne peuvent pas constituer un équilibre plus parfait. Le «quiconque» de l'Évangile ouvre la porte à tous ; mais seul vient celui que le Seigneur a appelé dans sa souveraineté.»

Que veut dire «invoker le nom du Seigneur» ? Dans la Bible, le nom définit l'essence même de la personne, sa nature et son tempérament. Le meilleur exemple est le nom «Jésus», qui signifie «le salut est en l'Éternel». C'est précisément pourquoi l'ange dit à Joseph, avant la naissance de l'enfant : «Tu lui donneras le nom de Jésus ; c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés» (*Matthieu 1:21*). Invoker le nom du Seigneur, c'est faire appel à sa nature même, l'invoker sur la base de qui il est vraiment et dans la foi que sa réponse le révélera «compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté» (*2:13*). Invoker le nom du Seigneur signifie croire sincèrement qu'il tiendra parole.

Le salut

Dieu promet que quiconque l'invoque de cette manière «sera sauvé». Pour les auditeurs de Joël, cela signifie un revirement complet de la

situation critique et désespérée dans laquelle ils se trouvent. Dieu leur promet : «Je vous remplacerai les années qu'ont dévorées la sauterelle, le jélek, le hasil et le gazam» (2:25). Il spécifie qu'il enverra «la pluie de la première et de l'arrière-saison, comme autrefois» (2:23). Ainsi, à la moisson «les aires se rempliront de blé, et les cuves regorgeront de moût et d'huile» (2:24).

Parce que Dieu répand sa grâce en réponse à leur repentance, le prophète dit au peuple : «Vous mangerez et vous vous rassasierez, et vous célébrerez le nom de l'Éternel, votre Dieu, qui aura fait pour vous des prodiges» (2:26). Cela s'accorde parfaitement avec une autre promesse : «Si mon peuple sur qui est invoqué mon nom s'humilie, prie, et cherche ma face, et s'il se détourne de ses mauvaises voies, je l'exaucerai des cieux, je lui pardonnerai son péché, et je guérirai son pays» (2 *Chroniques* 7:14). De bonnes récoltes, des cuves pleines, des estomacs bien remplis ne sont pas un but en soi, mais des signes. Dieu, qui semblait les abandonner à la détresse de la catastrophe et aux moqueries de leurs ennemis, est maintenant intervenu en leur faveur.

La promesse de répandre sa grâce sur son peuple est un fruit de l'alliance que Dieu a faite avec eux dans son amour. On retrouve ce thème comme un fil conducteur tout au long de la Bible, et le prophète Jérémie l'exprime merveilleusement lorsqu'il transmet cette assurance : «Je t'aime d'un amour éternel ; c'est pourquoi je te conserve ma bonté» (31:3). Dieu donne à son peuple la ferme assurance de punir leurs ennemis et qu'il «ne sera plus jamais dans la confusion» (*Joël* 2:26,27). En visitant un jour une ferme, Charles Spurgeon remarqua que le propriétaire avait placé le texte «Dieu est amour» sur la girouette du toit d'un bâtiment. Bien qu'appréciant la chose, Spurgeon se demanda si cela ne donnait pas l'idée que Dieu est aussi versatile que le vent. «Non, répliqua l'homme, je l'ai mis là pour montrer que Dieu est amour, quel que soit le sens du vent.»

Du temps de Joël, même l'invasion de sauterelles avait un lien avec l'amour de Dieu. C'était une façon spectaculaire d'avertir le peuple qu'un plus grand danger le guettait et de l'amener à la repentance. Le retour à Dieu est le seul moyen d'éviter le désastre à venir et de s'ouvrir à une bénédiction plus grande que ce qu'ils ont jamais connu. L'amour de Dieu pour son peuple ne varie jamais ; il est infini, au-delà de toute mesure, immuable et inconditionnel. Comme J. Alec Motyer l'explique : «L'amour de Dieu est ancré dans son caractère. Sa façon d'aimer doit être en harmonie avec qui il est.»

À l'époque de Joël, la promesse divine de remplacer les années de désastre se réfère évidemment aux récoltes, aux troupeaux et à la végétation. Mais James Montgomery Boice la considère aussi comme une promesse spirituelle à tous ceux qui se confient en Dieu : «Nous ne pouvons pas annuler ce qui est arrivé. Le péché est péché, et ses effets perdurent pendant longtemps. Mais Dieu peut remplacer ce que les sauterelles ont dévoré... Il brise le pouvoir du péché et restaure une sainteté et une joie dont on n'a aucune idée tant qu'on est dans la rébellion.»

L'unité de l'Ancien et du Nouveau Testaments est très bien décrite par cette affirmation : «Le Nouveau est présent et dissimulé dans l'Ancien ; l'Ancien est présent et révélé dans le Nouveau.» Les prophéties de Joël au sujet du «jour de l'Éternel» le démontrent. Il est impossible de comprendre toute la portée de ses paroles à moins de les retrouver citées des siècles plus tard. Au jour de la Pentecôte à Jérusalem, la maison dans laquelle les disciples sont réunis se remplit d'un bruit venant du ciel, «comme celui d'un vent impétueux». Des «langues, semblables à des langues de feu, leur apparurent... et se posèrent sur chacun d'eux... Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer» (*Actes 2:1-4*). Plus tard, en prêchant aux foules en ville, Pierre leur dit que

c'est l'accomplissement de «ce qui a été dit par le prophète Joël» (*Actes 2:16*). Il cite alors les paroles du prophète et termine par ce qui est notre «*GRAND POINT*» : «Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé» (*Actes 2:21*). Il n'hésite pas à prendre un passage de l'Ancien Testament se rapportant à l'Éternel pour l'appliquer à Christ.

Dans le même sermon, Pierre cite aussi la promesse que Dieu a faite à Joël : «Je répandrai de mon Esprit sur toute chair» (*Actes 2:17*). Ceci donne une nouvelle dynamique au message du salut. C'est la première fois que Joël mentionne une bénédiction spirituelle plutôt que matérielle. En s'y référant, Pierre en explique l'interprétation : le Saint-Esprit ne se limite plus à un nombre restreint de personnes comme les prophètes, les sacrificateurs, les rois et les juges (comme aux jours de l'Ancien Testament). Il est donné à tous ceux qui supplient Dieu de les sauver. Joël prophétise que l'Esprit se répandra sur «toute chair», c'est-à-dire «vos fils, vos filles, vos vieillards, vos jeunes gens, les serviteurs et... les servantes». Personne n'est exclu.

Le Saint-Esprit demeure en tout chrétien sans exception. Paul dit aux croyants de Rome qu'ils vivent «selon l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous.» Il ajoute : «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas» (*Romains 8:9*). En essence, le salut est la délivrance de quelque chose. Tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur pour être sauvés sont délivrés de la culpabilité du péché. Par le pouvoir du Saint-Esprit qui habite en eux, ils sont aussi libérés d'une vie dominée par leur nature pécheresse.

Les dernières paroles de Joël : «Juda sera toujours habité, et Jérusalem, de génération en génération», et : «l'Éternel résidera dans Sion» (*3:20,21*), ont une portée qui dépasse les lieux terrestres. Ces localités disparaîtront au grand jour du Seigneur, quand «les éléments embrasés se dissoudront» (*2 Pierre 3:10*). Ce jour là, tous ceux qui ont réellement invoqué le nom du Seigneur seront délivrés de cette indescriptible

fournaise. Ils se réjouiront à jamais «devant le trône de Dieu». Ils «le servent jour et nuit dans son temple. Celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux [et il demeurera avec eux]» (*Apocalypse 7:15ss.*).

Une version moderne du cantique de Bernard de Cluny décrit merveilleusement cette scène :

«Combien la cité est belle !
La patrie céleste des élus ;
Oh, la magnifique citadelle,
Que les cœurs ont tant attendue !
Jésus, ta bonté nous conduit
Vers les éternels rivages
Où Père, Fils et Saint-Esprit
Sont adorés d'âge en âge.»

Notes :

1. Jean Calvin, *Catéchisme des églises réformées de France ; suivi de la Confession de la Rochelle*, publié par E. Gautier et A. Lecerf, Société des livres religieux, Toulouse, 1897, p.13.
2. C.S. Lewis, *Le Problème de la souffrance*, éditions Raphaël, Paris, 2005.
3. Sur le sujet de cet aspect de la repentance, voir *Ô Dieu, pardonne-moi*, John Miller, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 1996/2017, ainsi que *Qu'est-ce que la repentance ?*, John Colqhoun, 2008, chez le même éditeur.